Interview pour Aikidoka Magazine en Mars 2007

Portrait enseignant : Christophe Page

Dans notre galerie de portrait de ces enseignants qui porte hauts les couleurs de l'Aïkido, nous vous invitons cette semaine à découvrir Christophe Page. Il s'est gentiment prêté au jeu des questions et des réponses pour nous permettre de mieux le connaître et de découvrir son parcours. Par ailleurs il est l'auteur d'un livre sur la préparation en Aïkido. Sa fiche enseignant est accessible **en cliquant ici**.

Par Ivan

20/3/2007 12:51:10 | (308 lectures)

Aïkidoka Magazine : Monsieur Page, nous voudrions savoir comment vous avez vous commencé la pratique des arts martiaux ? Racontez-nous votre parcours aux débuts de votre pratique.

Christophe Page :J'ai commencé le Judo à l'âge de 8 ans en septembre 1965 dans un petit village près de Nancy. J'y suis allé car beaucoup de mes copains d'école s'y étaient inscrit, le village n'offrant pas vraiment d'autres activités pour les jeunes à cette époque. J'étais maigrichon mais un peu teigneux et plutôt passionné. Alors j'ai progressé rapidement et mon assiduité m'a permis de remporter quelques compétitions locales. Au lycée technique, ceinture marron de judo, j'avais un ami qui débutait l'Aïkido et mon professeur de français, Jean Pierre Dotter m'en avait parlé aussi. Je suis allé voir un cours à Colmar, fus séduit et en Septembre 1975 je débute l'Aïkido.

A.M : Qui était votre premier enseignant ?
C. P. : Mon premier enseignant fut Louis Razafimino dit « Jimmy » à Colmar. Il était 3è dan et suivait l'enseignement de Tamura Sensei. Après la scission en 1982, je décidais de suivre Maître Tamura et je créais la FFLAB dans le Haut-Rhin en dépit de la grogne de tous mes copains de tatami qui eux, choisissaient comme la grande majorité des pratiquants alsaciens de rester dans le sillage de Paul Muller donc de rester à la FFJDA pour créer plus tard la FFAAA. Mon seul professeur devint Tamura Sensei, il l'est toujours et ce, depuis 1982. Je le suivais le plus possible aussi souvent que mes moyens le permettaient. Comme je gagnais très bien ma vie, je pouvais suivre son enseignement en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Espagne, en Pologne, en Hongrie, en Allemagne et en Suisse. Jeune enseignant d'abord à Colmar en 82 puis à Mulhouse depuis 83, je redonnais à mes élèves les cours de Sensei que je notais scrupuleusement. Un stage avec Maître Tamura me donnait de quoi travailler et enseigner pendant 2 ou 3 semaines avant de retourner faire un autre stage.

A.M : Et ensuite, quels ont été vos maîtres de références ?
C. P. : Bien qu'étant ouvert à toutes les autres formes de pratique, je n'ai jamais vraiment cherché à diversifier mes professeurs. Si vous êtes l'élève de Maître Tamura, il vous suffit complètement. Pour moi il est aussi beaucoup plus qu'un professeur d'Aïkido. L'affection que j'ai pour lui est absolument évidente ! Je ne peux que constater que depuis plus de 30 ans il m'a donné, à moi comme à beaucoup d'autres, bien plus que sa seule grande compétence technique. Je ressens très fort ce lien affectif et c'est aussi pour cela que j'ai pour lui une fidélité totale. Je suis aussi fréquemment élève de Gilbert Milliat, 7è dan à Annecy, qui pour moi est l'un de ceux qui a le mieux compris l'enseignement de notre Senseï. Pour moi, Gilbert est un maître, indéniablement, même s'il n'est pas japonais. De plus c'est quelqu'un que j'apprécie beaucoup pour ses profondes qualités humaines. Il est pour beaucoup d'aïkidoka une sérieuse référence. J'ai eu aussi l'occasion lors de mes voyages au Japon de pratiquer avec les différents instructeurs du Hombu dojo. Mais je n'ai pas été vraiment séduit. Je suis certain qu'il y a quelques dojos au Japon qui mériteraient plus une visite avec un accueil plus chaleureux et moins vénal. Ce n'est que mon opinion et je comprends que beaucoup veulent aller à « la source ». Mais l'eau de cette source est-elle toujours aussi pure ?

A.M : Qu'est-ce qui vous plait dans l'Aïkido ?
C. P. : Tout ! Le travail, la remise en question permanente de soi-même et de la façon d'exécuter les techniques, aller vers ce qui est simple et naturel. Pratiquer le mouvement Aikido sans but par exemple. Ce qui me plait c'est cette recherche de l'absolu qui vous apporte un immense plaisir quand vous pensez avoir trouvé quelque chose sur le chemin de votre quête. J'aime profondément l'Aïkido, je vis avec et quand je pratique ou lorsque j'enseigne dans mon dojo, je me rends compte qu'il faut corriger beaucoup de choses et si mes élèves pensent que je suis bon, moi, je

mesure avec lucidité l'immensité du travail qui reste à faire. Bien sûr ce qui me plait aussi c'est la non-rivalité, l'ambiance, le bonheur de partager avec mes élèves ou les amis en stages.

A.M : Qu'est-ce que cela vous apporte dans votre vie personnelle ou professionnelle ?
C. P. : J'avoue que je ne me pose pas vraiment la question, je ne sais pas car c'est difficilement définissable ou quantifiable. Je sais que je pense autrement, dans l'esprit Aïkido, je suis sans doute plus confiant, plus sûr de moi. J'esquive les conflits et je crois que les difficultés du quotidien sont plus faciles à gérer. Je ne sais pas comment j'aurais été si je n'avais jamais pratiqué l'Aïkido, mais je crois que l'Aïkido a beaucoup influencé ce que je suis aujourd'hui.

A.M : Voyez-vous des applications en dehors du tatami ?
C. P. : Oui, par exemple, la première condition requise pour le mouvement est la décontraction. Mais la décontraction n'est pas un but en soi, elle est nécessaire pour pouvoir dégager le maximum d'énergie et avoir le maximum de mobilité. Pour être décontracté, il faut d'abord être tranquille et calme. C'est cela le plus difficile. Je me sens plus détendu, plus décontracté qu'autrefois, et ça je le dois à l'Aïkido.

A.M : Qu'est-ce qui vous a décidé de vous lancer dans l'enseignement de l'Aïkido ?
C. P. : C'est un peu par la force des choses ! En 1982, face à ma décision de suivre Tamura Senseï il fallait que je quitte le dojo où j'étais élève, car eux décidaient de ne pas suivre cette voie. Il n'y avait pas d'autres professeurs à la FFLAB. Alors malgré mon inexpérience et mon 1er kyu, je me suis lancé dans l'aventure en créant mon 1er club à Colmar. La fédé m'a bien soutenu et Senseï est venu diriger un stage à Colmar en 83 ce qui m'a beaucoup aidé pour exister et continuer ce travail.

A.M : Comment voyez-vous l'enseignement ? Quelles sont les clés pour communiquer votre passion à vos élèves ?
C. P. : Je vois l'enseignement de l'Aïkido d'abord comme une responsabilité. Des élèves s'investissent et font confiance à un professeur qui doit être sincère et honnête, qui ne doit pas les berner. Un professeur qui se forme lui-même en permanence par le biais des stages, toujours capable d'être avant tout un élève. L'enseignement c'est une rigueur technique et de comportement. Il faut d'abord beaucoup travailler soi-même pour inciter les élèves à en faire autant. Dans mes cours, je tourne beaucoup parmi les élèves pour corriger chacun, je guide le geste et je chute beaucoup, quelquefois autant qu'eux.

A.M : Selon vous quel doit être le but de l'Aïkido ?
C. P. : Le but essentiel c'est devenir meilleur, pas meilleur que les autres mais meilleur que soi-même. Mais il y a d'autres buts, par exemple être en bonne santé, se sentir mieux dans sa vie…

A.M : Où se trouve votre dojo ?
C. P. : A Riedisheim, une sympathique commune résidentielle mitoyenne à Mulhouse en Alsace. Nous recevons bientôt Maître Tamura dans notre région, à Mulhouse, les 24 et 25 mars.

A.M : Quels sont vos projets d'avenir en Aïkido ? Avez-vous un rêve particulier ?
C. P. : Je viens de sortir un livre sur la préparation qu'il ne faut pas négliger en début de cours (*NDLR : Jumbi Dosa*). C'est un projet qui me tenait beaucoup à cœur car il est en lien direct avec mon métier d'ostéopathe et d'acupuncteur. Je n'ai pas vraiment de projets d'avenir si ce n'est celui de continuer à toujours avancer. Un rêve ? Celui de rester encore sur les tatamis pour autant de temps que j'y suis déjà ! (40 ans déjà, mais il ne faut pas le dire).

A.M : Si vous aviez un message à communiquer à nos lecteurs, que diriez-vous ?
C. P. : Marcher sur la Voie n'est pas chose facile. C'est même très dur et quelquefois les difficultés du quotidien, les incompréhensions de notre entourage, et surtout nos propres incompréhensions sont autant de freins et d'embuches à notre recherche. Avancer, c'est travailler sans cesse, pratiquer sans relâche, étudier, réfléchir et être en quête de quelque chose de très indéfinissable.
C'est refuser la paresse, c'est refuser l'espoir d'une utopie où la Providence pourvoit à tout ce dont on aspire, et cela sans le moindre effort.
Pratiquez encore et encore !